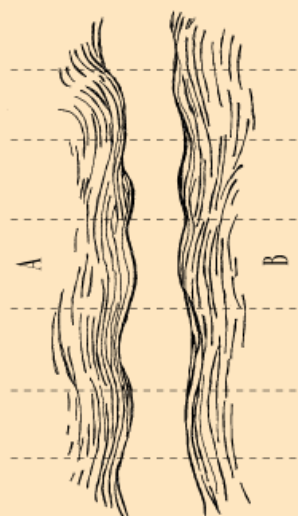


Le Cours de Linguistique Générale 1916-2016

Genève - Paris • 2016 - 2017



TRAVAUX DES COLLOQUES LE COURS DE LINGUISTIQUE GÉNÉRALE, 1916-2016. L'ÉMERGENCE, LE DEVENIR

Éditeurs scientifiques : Daniele
GAMBARARA, Fabienne REBOUL.

Anne-Gaëlle TOUTAIN, « Qu'est-ce
qu'être a-saussurien ? »

Communication donnée dans la session de Christian
PUECH, *L'héritage de Saussure: Saussure,
saussurismes, structuralismes*, au colloque **Le Cours
de Linguistique Générale, 1916-2016. Le
Devenir**, Paris, 15-17 juin 2016.

CERCLE FERDINAND DE SAUSSURE

N° D'ISBN : 978-2-8399-2282-1

Pour consulter le programme complet de la session de Christian Puech,

L'héritage de Saussure : Saussure, saussurismes, structuralismes :

<https://www.clg2016.org/paris/programme/session-2/>



**CERCLE
FERDINAND
DE SAUSSURE**

QU'EST-CE QU'ÊTRE A-SAUSSURIEN ?

Anne-Gaëlle Toutain

Institut de langue et de littérature françaises de l'Université de Berne (Suisse)

Laboratoire « Histoire des théories linguistiques » (UMR 7597, Paris, France)

anne-gaëlle.toutain@rom.unibe.ch

« Qu'est-ce qu'être a-saussurien ? » : c'est là une des questions posées dans l'argumentaire de la session « L'héritage du CLG : Saussure, saussurismes, structuralismes ». *A-saussurien* n'équivaut pas à *anti-saussurien*, ni même à *non saussurien*. Le qualificatif d'*anti-saussurien* renvoie en effet à une prise de position opposée aux idées de Saussure, fondée sur la conviction que Saussure s'est trompé. Celui de *non saussurien* implique de même une position théorique différente de la position saussurienne, voire incompatible avec celle-ci. *A-saussurien*, avec le préfixe privatif *a-*, signifie au contraire « non affecté, non concerné » par la théorie saussurienne, qui, dès lors, pour ainsi dire, n'existe pas, est nulle et non avenue.

Je commencerai ici, pour m'efforcer d'apporter quelques éléments de réflexion à ce sujet, par poser une question corrélatrice : « qu'est-ce qu'être saussurien ? ». Il me semble en effet que la question posée dans l'argumentaire, et que j'ai donnée comme titre à ma contribution, précisément pour la problématiser : « qu'est-ce qu'être a-saussurien ? », a ceci de remarquable qu'elle ne saurait, eu égard à l'importance de Saussure dans l'histoire des idées linguistiques, avoir de sens que dans une science du type de la linguistique, c'est-à-dire dans une science « humaine ». Que signifierait, en effet, par exemple, en biologie, être « a-darwinien », ou en astrophysique, « a-einsteinien », ou en mathématiques, « a-riemannien » ? Il semble en réalité que l'on ne saurait être « a-darwinien », « a-einsteinien » ou « a-riemannien » sous peine de n'être pas biologiste, astrophysicien ou mathématicien. On peut en revanche, penser que Darwin, Einstein ou Riemann se sont trompés sur certains points et entériner les rectifications opérées depuis, voire en opérer soi-même. C'est même là ce qui constitue la démarche scientifique.

On peut donc, on doit donc, ce me semble, se demander : « pourquoi peut-on être a-saussurien ? », ou autrement dit, ce que signifie la possibilité même d'une question telle que « Qu'est-ce qu'être a-saussurien ? » Il est vrai que certains répondent d'emblée à cette question en promouvant la notion de « science à faible taux de réinscription¹ », mais il me paraît pour ma part que cette notion est proprement oxymorique : si la linguistique veut être une science, elle doit être à « fort taux de réinscription », comme le sont les sciences de la nature ou les mathématiques. Sinon, comme je m'efforcerai de le montrer, l'objet est donné, et non, comme il doit l'être, construit.

Je me poserai ainsi la question suivante : « que signifie, pour la linguistique, la possibilité d'une question telle que celle qui donne son titre à cette contribution ? » ; je partirai en outre, pour y répondre, d'une autre question, corrélatrice : « qu'est-ce qu'être saussurien ? ».

À cet égard, on peut analyser deux types de développements saussuriens : d'une part le développement structuraliste, dont l'influence sur la linguistique a été décisive, pour la linguistique elle-même, et pour la lecture de Saussure, d'autre part les travaux de type « philologique » qui s'efforcent depuis plusieurs années de promouvoir une lecture non structuraliste de Saussure, notamment en s'appuyant sur le corpus autographe et les notes d'étudiants. Ce sont ces deux types de développements que j'envisagerai successivement, avant de revenir à la question « Qu'est-ce qu'être a-saussurien ? », et de soumettre une réponse à la réflexion du lecteur.

1. La lecture structuraliste de Saussure

Je m'attacherai au structuralisme européen, et plus précisément² à Hjelmslev, Jakobson, Martinet et Benveniste.

Comme je l'ai déjà montré à quelques reprises, le structuralisme européen a pour singularité d'être tout à la fois « saussurien » et « non saussurien », ou plus exactement, « pré-saussurien ».

Il est « saussurien », dans la mesure où il faut parler à son propos de « filiation saussurienne », et bien qu'il faille nuancer cette affirmation, notamment pour Jakobson, Martinet et Hjelmslev. On sait que

¹ L'expression est d'Auroux, dans son article « L'histoire de la linguistique ». Voir Auroux (1980) : p. 8.

² Mais cet échantillon me paraît représentatif, et les conclusions que j'ai tirées de l'analyse de ce dernier extensibles (pour ce qui concerne mon présent propos) à l'ensemble du structuralisme, y compris américain.

Jakobson s'est montré extrêmement critique à l'égard de l'œuvre de Saussure, s'inscrivant en faux contre certaines propositions (il a notamment refusé la distinction entre langue et parole, renoncé au caractère absolu de la distinction synchronie/diachronie, critiqué le principe de l'arbitraire du signe, etc.), et, surtout, cherchant à Saussure des devanciers et des homologues, auxquels il reconnaît parfois une acuité supérieure (pour la distinction signifiant/signifié, qu'il fait remonter aux Stoïciens et à Saint Augustin, pour la distinction syntagmatique/associatif, qu'il trouve chez les linguistes de Kazan, etc.). Patrick Sériot, notamment, a par ailleurs montré la spécificité du rapport des Russes de Prague à Saussure. Martinet affirme pour sa part dans ses *Mémoires d'un linguiste* :

« Je me sens saussurien sur beaucoup de points. [...] Mais je n'ai lu le *Cours* intégralement qu'après avoir été nettement, sinon profondément, influencé par Otto Jespersen dont j'ai traduit, dès l'âge de vingt ans, l'introduction à la linguistique. [...]

Ma réflexion linguistique était donc très développée avant que je ne prenne directement contact avec Saussure » (Martinet, 1993 : p. 294-296).

Enfin, il faut rappeler, cette affirmation de Hjelmslev, en 1948, dans « Structural Analysis of Language » [« L'analyse structurale du langage »] :

« Toutefois, j'aimerais dire avec force que la théorie glossématique ne doit pas être confondue avec la théorie saussurienne. Il est difficile de connaître dans le détail les conceptions de Saussure, et ma propre approche théorique a commencé à prendre forme il y a bien des années, avant même que j'aie eu connaissance de la théorie saussurienne. La lecture et la relecture des cours de Saussure m'ont confirmé dans plusieurs de mes vues ; mais je considère nécessairement sa théorie sous un angle qui m'est personnel, et je n'aimerais pas m'aventurer trop loin dans l'interprétation de cette théorie³. » (Hjelmslev, 1971 : p. 40).

Demeure cependant le fait que le structuralisme européen s'est présenté, et a été considéré, comme une mise en œuvre et un développement de la théorie saussurienne, fût-ce à partir d'un texte que d'aucuns considéreront ensuite comme « apocryphe »⁴, et dans sa dimension critique même, puisque « mettre en œuvre » ne saurait bien entendu signifier « répéter » ou « accepter intégralement », mais au contraire « travailler » – au sens du « travail du concept » de Canguilhem –, et, dans ce cadre, altérer. Il doit donc être considéré comme un « développement saussurien », une mise en œuvre du saussurisme, et c'est comme tel que son analyse est remarquablement instructive pour un lecteur de Saussure.

En effet, bien que s'inscrivant – certes selon des modalités diverses – dans une filiation saussurienne, le structuralisme européen n'est pas saussurien, dans la mesure où la notion de structure qui en est définitoire est radicalement différente du concept saussurien de système dont elle se voulait l'héritière. Le système saussurien est un système de valeurs, c'est-à-dire d'entités purement oppositives, relatives, négatives ; la structure des structuralistes est un ensemble structuré d'entités qui sont relatives et oppositives, mais non négatives. Autrement dit, de Saussure aux structuralistes, disparaît la notion de négativité. Cette notion disparaît chez les phonologues que sont Jakobson et Martinet, qui opposent deux types d'identité : l'identité phonétique, et l'identité phonologique. L'identité phonologique est, par opposition à l'identité phonétique, fonctionnelle, donc structurellement définie ; elle n'en est pas moins positive : identité d'un invariant subsumant les variations. Jakobson redéfinit même la négativité en termes de distinctivité, parlant de « signifié négatif », signifié qui spécifierait les phonèmes par rapport aux autres éléments linguistiques (les signes) : les phonèmes n'indiquent que l'altérité, la distinctivité, ils n'ont qu'une fonction distinctive, tandis que les signes ont un signifié positif, une signification, une fonction significative. Aussi reproche-t-il à Saussure d'avoir étendu à l'ensemble des unités de la langue une propriété qui ne caractériserait selon lui que les phonèmes⁵. C'est de même la notion de signification

³ « On the other hand, I should like to emphasize that the theory of glossematics should not be identified with that of Saussure. It is difficult to know what were in detail the conceptions in Saussure's mind, and my own theoretical approach had begun to take shape, many years ago, before I even knew of Saussure's theory. Reading and rereading Saussure's lectures has given me confirmation in regard to many of my views ; but I am necessarily looking at his theory from my own angle, and I should not like to go too far in my interpretations of his theory. I have mentioned him here in order to emphasize my profound indebtedness to his work. » (Hjelmslev, 1948 : p. 74).

⁴ Benveniste, Jakobson, Martinet, et même Hjelmslev, ont d'ailleurs tous eu, sinon pris, connaissance des manuscrits de Saussure, voire des cahiers d'étudiants. Hjelmslev et Benveniste ont participé à la Conférence européenne de sémantique qui a eu lieu en 1951 à Nice à l'instigation de Benveniste et où Frei a mentionné le travail débutant de Godel, travail dont Benveniste rendra compte en 1957 dans le *BSL*. Benveniste cite d'ailleurs à quelques reprises les manuscrits de Saussure. Martinet a rendu compte de la publication en 1993 des notes du troisième cours chez Pergamon. Quant à Jakobson, on le sait grand lecteur des manuscrits saussuriens, qu'il cite dans un certain nombre de textes.

⁵ Voir Jakobson (1971) : p. 290 *sqq.* et Jakobson (1976) : p. 74 *sqq.*

différentielle qui est centrale dans l'élaboration benvenistienne. Dans ce cadre, les signes (objet principal de la linguistique de Benveniste, qui s'est assez peu préoccupé de phonologie) se définissent les uns par rapport aux autres, mais ils n'en sont pas moins dotés d'une signification positive, que toute la linguistique benvenistienne, dans sa démarche différentialiste, a justement pour dessein de caractériser le plus précisément possible. Enfin, si Hjelmslev semble avoir repris à son compte la notion saussurienne de négativité, ce pour quoi il passe souvent pour le continuateur le plus fidèle de Saussure, c'est dans la mesure où il oppose forme et substance, mais cette opposition est radicalement différente de son homonyme saussurienne. La notion saussurienne de forme renvoie à celle de négativité. Forme et substance sont en revanche chez Hjelmslev deux existants : la forme et la substance, et la glossématique opère une délimitation entre deux objets, dont l'un – la forme – constitue l'objet de la linguistique, à l'exclusion de la substance, qui ne peut être envisagée qu'ensuite, dans le cadre d'une projection de la forme sur la substance. On retrouve bien ici la positivité des entités linguistiques : positivité qui est seulement celle d'unités formelles, au lieu de l'extrait de substance que représente en quelque sorte le phonème des phonologues.

Corrélativement à cette disparition de la notion de négativité, tandis que le concept saussurien de système n'implique que la relativité des valeurs, les dimensions de la relativité et de l'opposition sont en revanche élaborées par les structuralistes en termes de structuration, c'est-à-dire d'organisation. C'est pourquoi d'ailleurs, en réalité, les entités constitutives du système ne sauraient être négatives : elles sont des entités organisées dans une structure, et non, comme chez Saussure, des entités dont la systématisme est impliquée par la négativité. Or, à cet égard, « non saussurien » signifie « pré-saussurien », car les structuralistes se situent ainsi en-deçà de ce qu'il faut appeler la rupture saussurienne – au sens bachelardien – avec le donné du rapport son/sens. De fait, la notion de structure est présente en linguistique bien avant le structuralisme, et les structuralistes la projettent dans les textes de Saussure, passant ainsi à côté de ce qui constitue la radicale nouveauté de la théorie saussurienne : le concept de valeur, en tant qu'il implique la notion de négativité, concept dont l'enjeu est la définition de la langue comme un fonctionnement dont son et sens, en tant que linguistiques, sont les effets, c'est-à-dire la théorisation du rapport son/sens constitutif du signe tel qu'il est appréhendé depuis l'Antiquité, ainsi que de l'existence même du son et du sens comme objets linguistiques.

La spécificité du concept saussurien de valeur, concept corrélatif de celui de système dans la mesure où les valeurs sont justement ces entités que leur caractère systématique définit comme relatives, oppositives et négatives, est en effet, comme Saussure l'explique notamment dans le troisième cours⁶, que les deux axes vertical (celui du rapport son/sens) et horizontal (celui eu égard auquel la valeur est une entité systématique, car relative et oppositive) sont (paradoxalement) indistinguables : la combinaison définitoire du signe est *en même temps* délimitation d'unités, unités qui sont ainsi purement relatives ; ou inversement, la délimitation d'unités n'a lieu que dans le cadre de la combinaison constitutive du signe. Autrement dit, l'entité n'est signe que dans la mesure où elle est délimitée, et elle est délimitée par sa reconnaissance comme signe – l'identité de son signifiant, au sens de « l'être même », et qui est ainsi en réalité une identité *de signifiant*, comme y insiste Saussure dans « De l'essence double du langage » en disant que la distinction fondamentale n'est pas, comme on l'a cru, entre son et sens, mais entre le son comme son et le son comme signe :

« Le dualisme profond qui partage le langage ne réside pas dans le dualisme du son et de l'idée, du phénomène vocal et du phénomène mental ; c'est là la façon facile et pernicieuse de le concevoir. Ce dualisme réside dans la dualité du phénomène vocal COMME TEL, et du phénomène vocal COMME SIGNE – du fait physique, (objectif) et du fait physico-mental (subjectif), nullement du fait "physique" du son par opposition au fait "mental" de la signification. Il y a un premier domaine, intérieur, psychique, où existe le signe autant que la signification, l'un indissolublement lié à l'autre ; il y en a un second, extérieur, où n'existe plus que le "signe" ; mais à cet instant le signe réduit à une succession d'ondes sonores ne mérite pour nous que le nom de figure vocale. » (Saussure, 2002 : p. 20-21).

La langue, système de valeurs, consiste ainsi en cette division-combinaison, en cette articulation – les signes sont définis par Saussure comme des *articulus* – constitutive des signes : elle n'est pas, comme l'ont cru les structuralistes, un ensemble de signes, un système de signes, au sens de la structure comme entité à consistance objectale, mais un fonctionnement, celui de l'articulation⁷ de la pensée dans la matière phonique, pour reprendre le titre d'un célèbre paragraphe du *Cours de linguistique générale*, où

⁶ Voir Saussure & Constantin (2005) : p. 282 *sqq.*

⁷ Par ailleurs, socialement codée, c'est là un autre pan de la théorisation saussurienne de la langue.

cette définition de la langue apparaît de la manière la plus claire⁸. Ce fonctionnement, en tant que tel, ne saurait être que purement négatif. Il se double néanmoins d'une positivité, qui est celle des signes, du son et du sens comme effets de langue. Dans cette perspective, en effet, et c'est là l'étiologie saussurienne du rapport son/sens ainsi que de l'existence du son et du sens comme objets linguistiques – constitutifs des signes –, le signe se définit comme effet de langue, produit, manifestation du fonctionnement qu'est la langue, fonctionnement négatif, cependant que le signe est une entité positive, le seul fait positif que reconnaisse la linguistique, comme le dit Saussure dans le troisième cours, où il insiste sur le fait que le schéma traditionnel du signe – le célèbre schéma que l'on trouve dans toute présentation de la théorie saussurienne de la langue, avec ses trois éléments, signe, signifié, signifiant – n'est qu'un « produit secondaire de la valeur » (Saussure & Constantin, 2005 : p. 286).

En regard de cette théorisation du rapport son/sens, et conformément à leur méprise, qui les a fait prendre le système pour une structure, les structuralistes reprennent tous à leur compte la définition traditionnelle du signe comme *aliquid quod stat pro aliquo*, et la définition de la langue qui en est solidaire, comme un instrument de communication ou, chez Benveniste, de signification, mais cela revient au même – la définition de la langue comme instrument de communication n'est d'ailleurs significativement pas absente des textes de Benveniste. Aussi doit-on parler de problématique pré-saussurienne, puisque cette élaboration se situe en-deçà de la rupture saussurienne avec la définition pluriséculaire du signe comme entité double, au sens, non d'une dualité constitutive, mais de la dualité empiriquement constatable entre son et sens, forme et signification. Là où la problématique saussurienne se constituait, pour la première fois dans l'histoire de la linguistique, comme problématique *étiologique*, c'est-à-dire s'attachant aux « causes » de la langue, à la définition des idiomes comme langues, la problématique structuraliste est *analytique*, dans la mesure où elle consiste en une analyse structurale (ou fonctionnelle) du donné de la parole, analyse qui lui permet d'établir la langue comme structure.

Cela posé, qu'en est-il, à présent, de « développements saussuriens » plus récents, et qui se posent en rupture avec cette lecture structuraliste de Saussure ? J'en viens ainsi au deuxième temps de mon analyse.

2. Nouveaux développements saussuriens : l'exemple de Simon Bouquet, Claudine Normand, et Jacques Coursil

Je passerai ici rapidement en revue trois types de lectures de Saussure poststructuralistes, que j'ai choisies pour leurs différences : celle de Simon Bouquet, responsable, avec Rudolf Engler, de la publication en 2002 des *Écrits de linguistique générale*, et qui fait partie des lecteurs de Saussure tenant le *Cours de linguistique générale* pour un texte « apocryphe », générateur, en tant que tel, d'erreurs de lecture et de perspective, erreurs qu'un travail sur les manuscrits permettrait de rectifier ; celle de Claudine Normand, dont la position à l'égard du *Cours de linguistique générale* est beaucoup moins radicale, et qui prend en compte l'ensemble du corpus saussurien, y compris le *Cours de linguistique générale*, tout en adoptant une position critique à l'égard de la lecture structuraliste, par exemple benvenistienne ; enfin celle, récente, de Jacques Coursil, telle qu'elle se donne à lire dans *Valeurs pures. Le paradigme sémiotique de Ferdinand de Saussure*, paru en 2015, et qui se présente à la fois comme radicalement nouvelle, et comme se fondant de même sur l'ensemble du corpus saussurien.

En ouverture de l'article qu'il a consacré à Benveniste en 1997, « Benveniste et l'énigme du sens : de l'arbitraire du signe à l'objet extra-linguistique », Simon Bouquet affirme :

« Mon propos est d'illustrer comment la critique de Saussure par Benveniste se construit sur fond d'une perspective en trompe-l'œil.

Cette perspective en trompe-l'œil, c'est celle du *Cours de linguistique générale* » (Bouquet, 1997a : p. 107).

Il explique un peu plus loin vouloir « montrer que, de fait, Benveniste reproche à Saussure des arguments qui ne sont pas les siens » (Bouquet, 1997a : p. 108), et « surtout [...] que la critique de Benveniste visant à dépasser Saussure pourrait bien, sur certains points au moins, être elle-même dépassée par la pensée qui apparaît dans les textes originaux » (Bouquet, 1997a : p. 108). Son objet d'étude, dans cet article, est l'article de Benveniste paru en 1939 dans *Acta linguistica*, « Nature du signe

⁸ Le premier paragraphe du quatrième chapitre de la deuxième partie : « La langue comme pensée organisée dans la matière phonique ». Voir Saussure (1972) : p. 155-158.

linguistique »⁹, et Bouquet entend ainsi proposer une « critique, fondée sur le Saussure des textes originaux, de la critique adressée par Benveniste au Saussure du CLG » (Bouquet, 1997a : p. 117).

Il est d'autant plus remarquable, à cet égard, que la lecture de Saussure soutenue par Bouquet soit fondamentalement analogue à celle des structuralistes. Son texte – comme l'*Introduction à la lecture de Saussure* – s'inscrit ainsi dans la double problématique des rapports son/sens et des rapports forme/substance qui caractérise le structuralisme européen, comme en témoigne la distinction qu'il propose entre « arbitraire du signifiant » et « arbitraire de la valeur », le premier, conventionnaliste, présenté comme une première étape dans la réflexion de Saussure, dont l'apport principal est, selon Bouquet, le second, ainsi que l'articulation du second au premier¹⁰. La langue, telle que la conçoit Bouquet, et comme chez les structuralistes – là encore, selon des modalités différentes –, est une forme, au sens d'un existant formel faisant face à une substance, au lieu de la négativité définitoire de la langue saussurienne comme fonctionnement. Citons notamment :

« Par contre, *regardant l'arbitraire de la valeur*, si arbitraire et nécessité coexistent là aussi, leur démarcation correspond à deux postulats théoriques bien distincts. En effet, le lien de nécessité (c'est-à-dire de non-arbitraire) est celui qui noue ensemble les différents termes *considérés en tant que formes* au sein de l'ensemble du système (c'est là, de nouveau, une nécessité de coexistence – et c'est effectivement cette nécessité-là que défend Benveniste), mais, en l'occurrence, le lien d'arbitraire (c'est-à-dire de non-nécessité) n'est pas un lien de forme à forme : au contraire, il articule une forme linguistique – signifiante ou signifiée – à la substance (phonique ou psychologique) dont cette forme se soutient. » (Bouquet, 1997a : p. 119-120).

De même, dans *Introduction à la lecture de Saussure*, Bouquet affirme que la phonologie est un prolongement des intuitions saussuriennes, alors que celle-ci répond en réalité, comme démarche structurale et « positiviste » (au sens du renoncement à la négativité), à une problématique radicalement différente de celle de Saussure, ainsi qu'en témoigne l'opposition entre identité phonologique et identité phonétique mentionnée ci-dessus, et comme je l'ai montré en particulier dans *La problématique phonologique. Du structuralisme linguistique comme idéologie scientifique*. Voici en effet ce qu'écrit Bouquet dans cet ouvrage :

« Le quadrant défini par l'intersection signifiant/synchronie, celui de la phonologie synchronique, désigne, de façon patente, la place de la science qui prendra ultérieurement le nom de *phonologie*. [...] La phonologie synchronique apparaît manifestement, on l'a vu, comme un présupposé fondateur de l'épistémologie saussurienne de la grammaire comparée (et de l'épistémologie programmatique de la grammaire comparée qui s'appuie sur cette épistémologie). Elle est aussi, en elle-même, la matière d'une réflexion "riche en observations et en généralisations nouvelles, concrètes et exactes"¹¹, comme le note l'un de ses praticiens émérites, Roman Jakobson. C'est bien ce fait qu'ont reconnu les pionniers de la phonologie dès le premier Congrès international des linguistes à La Haye en 1929, en fondant explicitement cette science renouvelée – la fameuse Proposition 22, présentée par Jakobson, Karczewski et Troubetzkoy, peut être considérée comme son acte de baptême – sur les principes saussuriens que sont la distinction entre langue et parole, le caractère systémique et oppositif de la langue, la nature psychique du fait phonologique, ainsi que la thèse, qui va de pair avec les précédentes, de la différenciation entre le niveau de la substance et celui de la forme. » (Bouquet, 1997b : p. 258-259).

Signalons également, entre autres, cette affirmation de François Rastier, dont le rapport au *Cours de linguistique générale* et aux textes autographes est analogue à celui de Bouquet, affirmation que l'on peut lire dans « Du signe aux plans du langage – ou de Saussure à Hjelmslev » (2001) :

« On a dépassé les simplifications des rédacteurs du *Cours de linguistique générale* [...] L'histoire du saussurisme se confond d'ailleurs avec ce dépassement, et les auteurs les plus remarquables, Hjelmslev notamment, ont su développer à partir du *CLG* des hypothèses très proches de celles que l'on découvre dans ses écrits posthumes. » (Rastier, 2001 : p. 261).

Comme je l'ai indiqué plus haut, la position de Claudine Normand était beaucoup plus modérée – et raisonnable, ou « réaliste », eu égard notamment aux dates des premières publications des « sources manuscrites » – que celle de Bouquet. Elle écrivait notamment dans l'avant-propos de son ouvrage consacré à Saussure :

« Le pari de ce livre qui, plutôt qu'une introduction, se veut une incitation à découvrir, est de donner, d'abord, envie de reprendre la lecture du *Cours de linguistique générale (CLG)*, tel qu'il a été publié en 1916 par Charles Bally et Albert Sechehaye ; ce texte, maintes fois réédité et traduit, je continuerai selon la tradition à l'appeler Saussure. Il ne s'agit évidemment pas d'ignorer les travaux philologiques mais de les laisser à leur rôle de

⁹ Republié ensuite dans le premier volume des *Problèmes de linguistique générale*. Voir Benveniste (1966) : p. 49-55.

¹⁰ Voir Bouquet (1997a) : p. 112-113 et Bouquet (1997b) : p. 236 puis 286-291.

¹¹ Jakobson (1973) : p. 290. Voir Bouquet (1997b) : p. 259, note 1.

complément et correction éventuelle, en refusant qu'ils fassent écran à une première réflexion sur le Cours en tant que texte, seul texte aisément lisible de façon suivie, à lire comme tant d'autres l'ont fait pour leur plus grand profit. » (Normand, 2000 : p. 12).

Elle se positionne ainsi, comme elle l'affirme un peu plus loin, en faveur d'une « coexistence entre les travaux philologiques (disons la “saussurologie”) et un travail de diffusion et réflexion renouvelée sur Saussure » (Normand, 2000 : p. 16), travail de réflexion renouvelée auquel elle a elle-même contribué de manière significative, s'efforçant de diffuser une lecture de Saussure distincte de la lecture structuraliste, lecture dont elle affirme en 2010 dans « Saussure-Benveniste : les aventures d'un héritage » qu'elle a contribué « à faire du saussurisme une doctrine fermée, la fameuse “clôture” que Hjelmslev a aggravée » (Normand, 2010 : p. 179). On lit cependant par exemple dans ce même ouvrage, à propos de la distinction langue/parole :

« On dira que les sons, dans leur diversité ponctuelle, appartiennent à la *parole* alors que les phonèmes qui permettent de penser l'unité de sons physiquement plus ou moins dissemblables appartiennent à la *langue*. Il est bien clair qu'il ne peut s'agir de “réalités” différentes si l'on entend par là ce qui est directement et concrètement observable ; les seules données observables sont celles de la parole ; mais on ne peut que se perdre dans la diversité de ces données si on ne dispose pas de concepts permettant de diriger l'observation. Le *phonème* est un de ces concepts et la *langue*, dont on analyse ainsi les éléments par les termes de *phonèmes*, *morphèmes*, *syntagmes*..., offre une catégorisation entièrement conceptuelle de la réalité, et se présente comme un objet abstrait, une réalité de pensée.

La distinction langue/parole qui paraîtra évidente aux philosophes des sciences était sans doute la plus difficile à faire admettre aux linguistes contemporains de Saussure, pris dans une sorte de fétichisme des formes concrètes particulières, de la diversité historique fascinante dont Saussure, en privé, nous dit qu'elle est d'ailleurs la seule qui l'intéresse vraiment » (Normand, 2000 : p. 52).

Or, cette lecture de la distinction langue/parole ne se distingue guère de celle des structuralistes, notamment de celle de Martinet. En particulier, on y retrouve la notion de phonème, à propos de laquelle Claudine Normand précise en note :

« Il [le phonème] ne sera vraiment conceptualisé que par l'École de Prague à la fin des années 20. » (Normand, 2000 : p. 52, note 3).

Les notions saussurienne et pragoise de phonème sont cependant distinctes et, en particulier, la notion saussurienne, à la différence de son homonyme pragoise, définit une entité non linguistique. On lit d'ailleurs plus loin dans l'ouvrage :

« Quoi qu'il en soit, renoncer à la démarcation *langue / parole*, tout autant qu'à celle qui lui est liée *langue / langage*, serait renoncer au principe de pertinence qui a permis le départ de la linguistique moderne. Il est à la base de la phonologie pragoise qui d'ailleurs – première interprétation réductrice – ramène la complexité de la langue saussurienne à la conception simple d'un instrument de communication, un code selon Jakobson. » (Normand, 2000 : p. 121).

Or, cette affirmation, si elle oppose « complexité de la langue saussurienne » et « interprétation réductrice » de celle-ci comme un code, établit par ailleurs une continuité entre la distinction saussurienne entre langue et parole et le principe de pertinence sur lequel se fonde la linguistique martinettienne, et qui est éminemment analytique.

Dans l'introduction de *Valeurs pures. Le paradigme sémiotique de Ferdinand de Saussure*, Coursil insiste sur la nouveauté de sa lecture de Saussure, écrivant notamment :

« La table des matières du présent travail déroule le parcours complexe de cette architecture inédite (et centenaire) dans sa faisabilité et certaines de ses limites. Le programme saussurien, dans la nouveauté de ses questions, n'est pourtant pas nouveau ; il n'est qu'enfoui.

Le paradigme saussurien a eu l'étrange destin de n'être jamais né. Les historiens des sciences du langage ont à élucider le pourquoi d'un siècle d'adoration de Saussure et de refoulement radical de son programme des valeurs. » (Coursil, 2015 : p. 29).

Pourtant, de nouveau, sa lecture ne se distingue pas de celle des structuralistes, desquels il se sépare, affirmant par exemple que « Saussure, théoricien des valeurs pures, est devenu la figure tutélaire des structuralismes linguistiques, qui, à l'opposé de sa doctrine, manipulent des signes sensibles » (Coursil, 2015 : p. 18), mais dont il reprend également un certain nombre de propositions, telle, notamment, la représentation traditionnelle de la langue en termes de structure à plusieurs niveaux¹², représentation

¹² Voir Coursil (2015) : p. 77-78.

que récuse au contraire Saussure en définissant la langue comme un système de valeurs, fonctionnement au lieu d'entité structurale constituée d'unités – phonèmes, morphèmes, etc. – positives.

On a ainsi affaire, avec ces trois lectures « contemporaines », en tout cas poststructuralistes, et présentées comme telles, de Saussure, à des lectures qui, bien qu'étant le fruit d'une volonté de démarcation par rapport au structuralisme, sont en réalité fondamentalement structuralistes. Autrement dit, eu égard à la radicale différence de problématique qui sépare le structuralisme européen de la linguistique saussurienne – comme nous l'avons vu plus haut, à l'étiologie saussurienne répond la problématique analytique des structuralistes –, ces lectures de Saussure ont un caractère paradoxalement tout à la fois « saussurien » et « non saussurien », statut paradoxal qui est également la caractéristique la plus remarquable du structuralisme européen. Il apparaît dès lors que l'on peut, en linguistique, non seulement être « a-saussurien », mais également être tout à la fois « saussurien » et « non saussurien ». On voit par ailleurs que la lecture structuraliste de Saussure se caractérise par son insistance, puisqu'elle est décelable jusque dans des développements précisément conçus par leurs auteurs comme en rupture avec celle-ci. Il me semble de fait, ainsi que je m'efforcerai de le faire apparaître pour conclure, que la lecture structuraliste de Saussure est inévitable dès lors que l'on méconnaît l'apport fondamental de la théorie saussurienne, corrélatif du concept de valeur : la distinction entre langue et idiome.

3. Le « sens du problème » : langage, langue et idiome

Rupture avec le donné, la définition saussurienne de la langue est par là-même rupture avec l'idiome, c'est-à-dire avec ce que le linguiste considère spontanément comme son objet. J'ai évoqué plus haut la rupture saussurienne avec l'évidence du son et du sens et du rapport son/sens en tant que donnés auxquels a affaire le linguiste. Or, à cet égard, la théorisation saussurienne de la langue implique une double abstraction : l'abstraction constitutive de toute théorisation, et l'abstraction qui consiste à renoncer à la positivité de l'idiome pour prendre la mesure de la négativité des entités de langue, c'est-à-dire à considérer la première comme un effet de langue, autrement dit, à certains égards, et comme le souligne Saussure à quelques reprises, comme une illusion, illusion nécessaire, et constitutive de ces manifestations du langage que sont les idiomes, mais illusion tout de même, dont la prise de conscience implique de substituer partout une constitution à des objets.

Les structuralistes, et les développements poststructuralistes brièvement commentés dans ce qui précède, procèdent pour leur part à une lecture « idiomologique » de Saussure, qui ne peut dès lors que substituer la structure à la valeur, et le rapport son/sens au signe défini comme *articulus*. L'objet, en effet, dans ce cadre, est donné – d'avance défini comme *langage*, le plus souvent comme instrument de communication, mais également, aujourd'hui, comme instrument de pensée, ou encore comme « faculté » cognitive –, et la question se résume à celle de la représentation adéquate – de la « construction », au sens analytique du terme, par opposition au sens bachelardien, c'est-à-dire étiologique – d'un tel objet, que la théorie saussurienne, semble-t-il alors, invite à considérer comme structure, forme constitutive d'un objet linguistique.

Pour Saussure, au contraire, et c'est le sens de la notion de négativité, dont la distinction langue/idiome sur laquelle j'insiste pour ma part, mais qui n'apparaît pas comme telle dans les textes de Saussure, n'est à certains égards qu'une explicitation, ou un développement, le langage, comme objet, *fait problème*, et doit être constitué, constitution qu'opèrent notamment les distinctions entre langue et langage et entre langue et parole, cadres progressivement élaborés au fil des cours et de la théorisation du rapport son/sens.

C'est ce « sens du problème », pour reprendre une formule de Bachelard, qui me paraît caractériser au mieux l'apport saussurien. Rappelons, en effet, ces lignes de Bachelard :

« Avant tout, il faut savoir poser des problèmes. Et quoi qu'on dise, dans la vie scientifique, les problèmes ne se posent pas d'eux-mêmes. C'est précisément ce *sens du problème* qui donne la marque du véritable esprit scientifique. Pour un esprit scientifique, toute connaissance est une réponse à une question. S'il n'y a pas eu de question, il ne peut y avoir connaissance scientifique. Rien ne va de soi. Rien n'est donné. Tout est construit. »
(Bachelard, 1938 : p. 16).

C'est là, en effet, dans la mesure où « rien ne va de soi », la marque de la vérité de la théorie saussurienne, qui, rompant avec l'évidence du donné de l'idiome, permet un début de constitution de l'objet de la linguistique, auparavant support de projections spéculatives et de constructions analytiques, à moins qu'il ne s'agisse de diachronie, c'est-à-dire, à l'époque de Saussure, de grammaire historique et

comparée – et il faut rappeler à cet égard que la formation de Saussure est celle d'un comparatiste, et que la distinction synchronie/diachronie, corrélative du concept de valeur, est première dans l'élaboration saussurienne, dont elle institue l'objet. Or, c'est précisément un tel objet servant d'horizon de projection que suppose la proposition selon laquelle la linguistique serait une « science à faible taux de réinscription » : pour que l'on puisse tout dire sur le langage, et toujours à *nouveau*, il faut que celui-ci, comme objet, aille de soi.

Aussi, pour répondre à la question posée dans le titre de cette contribution, me semble-t-il que le seul sens épistémologiquement recevable de l'adjectif *a-saussurien* est celui de « pré-saussurien », qui en dit exactement le caractère : être a-saussurien, c'est n'avoir pas été affecté par la rupture saussurienne. Lui en conférer un autre serait renoncer à toute problématique linguistique.

Bibliographie

- AUROUX, S. (1980). « L'histoire de la linguistique », in *Langue française*, n° 48, p. 7-15. Paris : Larousse.
- BACHELARD, G. (1938 [2004]). *La formation de l'esprit scientifique. Contribution à une psychanalyse de la connaissance*. Paris : Vrin.
- BENVENISTE, É. (1966 [2002]). *Problèmes de linguistique générale, I*. Paris : Gallimard.
- BOUQUET, S. (1997a). « Benveniste et la représentation du sens : de l'arbitraire du signe à l'objet extralinguistique », in *Émile Benveniste vingt ans après*, numéro spécial de *LINX*, p. 107-122. Université Paris X-Nanterre : Centre de recherches linguistiques.
- BOUQUET, S. (1997b). *Introduction à la lecture de Saussure*. Paris : Payot.
- COURSIL, J. (2015). *Valeurs pures. Le paradigme sémiotique de Ferdinand de Saussure*. Limoges : Lambert-Lucas.
- HJELMSLEV, L. (1948). « Structural Analysis of Language », in *Studia Linguistica*, année 1, n° 1, p. 69-78. Lund : C. W. K. Gleerup/Copenhague : Einar Munksgaard.
- HJELMSLEV, L. (1971 [1997]). *Essais linguistiques*. Paris : Les Éditions de Minuit.
- JAKOBSON, R. (1971¹³). *Selected Writings, I*. La Haye, Paris : Mouton Publishers.
- JAKOBSON, R. (1973 [1979]). *Essais de linguistique générale, II*. Rapports internes et externes du langage. Paris : Les Éditions de Minuit.
- JAKOBSON, R. (1976 [1991]). *Six leçons sur le son et le sens*. Paris : Éditions de Minuit.
- MARTINET, A. (1993). *Mémoires d'un linguiste. Vivre les langues*. Paris : Quai Voltaire.
- NORMAND, C. (2000). *Saussure*. Paris : Les Belles Lettres.
- NORMAND, C. (2010). « Saussure-Benveniste : les aventures d'un héritage », in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, n° 63, p. 175-184. Genève : Droz.
- RASTIER, F. (2001). « Du signe aux plans du langage – ou de Saussure à Hjelmslev », in *Janus*, n° 2, p. 161-181. Padoue : Imprimerie.
- SAUSSURE, F. (de) (1972¹⁴ [1995]). *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot.
- SAUSSURE, F. (de) (2002). *Écrits de linguistique générale*. Paris : Gallimard¹⁵.
- SAUSSURE, F. (de) & CONSTANTIN, É. (2005). « Ferdinand de Saussure : Notes préparatoires pour le cours de linguistique générale 1910-1911, Émile Constantin : Linguistique générale. Cours de M. le professeur de Saussure 1910-1911 », in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, n° 58, p. 83-289. Genève : Droz.
- TOUTAIN, A.-G. (2015). *La problématique phonologique. Du structuralisme linguistique comme idéologie scientifique*. Paris : Classiques Garnier.

¹³ Il s'agit de l'édition augmentée d'*addenda*. La première édition des *Selected Writings I* date de 1962.

¹⁴ La première édition du *Cours de linguistique générale* date de 1916. Les suivantes (la seconde édition date de 1922) s'en distinguent par quelques modifications mineures et une pagination différente. 1972 est la date de la première édition qui soit accompagnée de l'apparat critique de Tullio de Mauro.

¹⁵ Nous avons corrigé les citations produites à la lumière des manuscrits. Celles-ci peuvent donc présenter des divergences par rapport à la leçon de l'édition citée.